

Claude Vigée, un nouveau type d'homme

par Jean Christian¹

- 84 -

J'ai eu la joie de rencontrer ces jours-ci le jeune écrivain Claude Vigée. Je lui dois, comme plusieurs autres personnes, une soirée mémorable.

Claude Vigée, Alsacien d'origine, est professeur depuis onze ans à l'Université de Boston, aux Etats-Unis. C'est dire qu'il connaît l'Amérique et les Américains et, bien entendu, nous étions plusieurs à lui poser des questions auxquelles ni la présence parmi nous de nombreux Américains, ni les services de documentation les mieux intentionnés, ni les reportages hâtifs, ni le cinéma, ni même la littérature n'ont jamais répondu pleinement. Et Claude Vigée a parlé.

Il a parlé de l'Amérique et des Américains avec une affection et une compréhension absolument touchantes. Et cependant, presque tout ce qu'il avait à dire était un peu triste, un peu désolant, un peu insaisissable. On s'isole facilement parmi ce peuple quand on ne sait pas s'abîmer soi-même dans l'activisme, les records et les compétitions de toutes sortes et il faut beaucoup d'indulgence envers ceux-là mêmes qui s'imaginent devoir vous accorder la leur, puisque vous n'êtes qu'un universitaire, c'est-à-dire quelqu'un qui n'a pas réussi à faire mieux.

Qu'on se souvienne des « Scènes de la vie future » de Duhamel. Claude Vigée les a repeintes aux couleurs du jour sans parti pris, sans arrière-pensée, sans préjugé : simplement avec toute la richesse de son cœur et de son esprit. Mais, conclut-il, à travers ce vaste pays où les ligues, les sectes et les clubs, le sport et le travail, le perfectionnement constant du confort et du bien-être tentent de suppléer à la véritable prise de conscience de la vie, oui, à travers ce vaste pays dont Henry Miller disait qu'il était « plein d'endroits vides bondés d'âmes vides », on découvre aussi un nombre sans cesse croissant d'hommes nouveaux. Quelquefois ce sont des gens très simples qui prennent ainsi conscience de nos possibilités humaines, quelquefois des hommes qui semblent avoir épuisé tous les comforts et tous les perfectionnements matériels et qui, dans cet excès même découvrent « les vraies richesses ».

Ainsi, toutes les espérances sont permises quand même, simultanément parmi nous, les gens à la page se lancent de plus en plus, avec une fade volupté, dans le vieil américanisme stérile. Un nouveau type d'homme n'en est pas moins au bout de l'histoire puisque cette Amérique que nous sommes encore loin d'avoir égalée, en livre ses premiers exemplaires.

Comme Claude Vigée, Henry Miller nous apporte ce témoignage. En parcourant cet immense pays « plein d'endroits vides », lui aussi a su découvrir dans une foule qui ne respire guère « qu'une espèce de folie tempérée et sans joie » et « qui tourne en rond autour du dollar », les hommes de génie qu'elle recèle. Il en parle longuement dans « Souvenir, souvenirs », son dernier livre.

¹ Cet article, que nous communique Jeannine Rinckenberger, a paru pour la première fois dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 30/31 août 1953.

Les hommes dont il s'agit ne sont pas uniquement des artistes. Ce sont aussi tous ces gars inconnus rencontrés dans les rues, les bars, « les endroits obscurs et inattendus ». Miller en a croisé plusieurs fois au hasard des rues. Dans leurs yeux, dit-il, brille « un regard qui nous fait penser au monde animal, le regard de la souffrance et de la perplexité qui est plus qu'humain » et, ce qui lutte pour s'exprimer dans ce grand homme de la rue à venir, c'est « une recrudescence de notre humanité perdue ».

Aussi bien ce nouveau type d'homme transformera-t-il la mentalité du monde à venir et, selon Miller, seule une vision capable d'embrasser les tendances opposées, de percevoir ce qui les dépasse, permettra aux hommes de s'y adapter

Et j'en reviens à la soirée qu'avec Claude Vigée, l'autre jour, nous avons passée. Un docteur qui était des nôtres a dit, au moment de la séparation, qu'il estimait que les moments qu'il venait de vivre dépassaient en valeur dix années de vie quotidienne. Et cela traduisait une joie à laquelle rien d'autre n'aurait pu suppléer, une ferveur intime infiniment meilleure que tous les bien-être. Aussi, me suis-je dit, que très certainement nous portons tous une parcelle de ce nouveau type d'homme dont il était question, d'ores et déjà, au fond de nous-mêmes. Mais l'important, selon le mot de Saint-Exupéry, c'est de veiller à ce que « ce Mozart au fond de notre âme » ne s'endorme pas.



Le puits de La Hoube, clair-obscur, par Alfred Dott.

Ruth Adler, *Agression* (1995). Détail. Photographie de Guy Braun.

